



L'OGRE DU PHARE

Texte : Annick Laban

Illustrations : Gudrun Usciati

Décembre 2000

mamiplume



- Borde¹ ! Borde ! Borde ton foc² ! S'égosillait le moniteur de voile à l'adresse du barreur du petit voilier toujours à la traîne, plusieurs centaines de mètres derrière les autres.

Pendant ce temps, en tête, Alex, le jeune barreur³ de « l'Albatros », fulminait.

- Quels empotés, ils n'ont rien compris aux manœuvres. Ils feraient mieux d'aller au cours des petits plutôt que de ralentir tout le monde !

- Tu as raison, répondit son petit frère José. On aurait le temps de faire le tour du phare des Baleines avant qu'ils nous rattrapent.

- Chiche ! On y va ?

- C'est un peu loin, quand même. Tu crois qu'on pourra rentrer à temps ?

- Te bile pas, minot ! Tu sais bien que l'Albatros est le voilier le plus rapide de Port-Duick et qu'Alex est le meilleur barreur, non ? Le vent nous y pousse, on ne mettra pas beaucoup de temps, t'en fais pas !

- Bon, d'accord, allons-y.

Ils virèrent de bord pour mettre le cap sur la tour de pierre grise, surmontée d'une calotte blanche, qui trônait au loin sur un amas de roches. Les autres voiliers du groupe de tête avaient, quant à eux, déjà pris la direction du port. Le moniteur, affairé auprès du retardataire, ne les vit pas s'éloigner au delà de la pointe qui fermait le port.

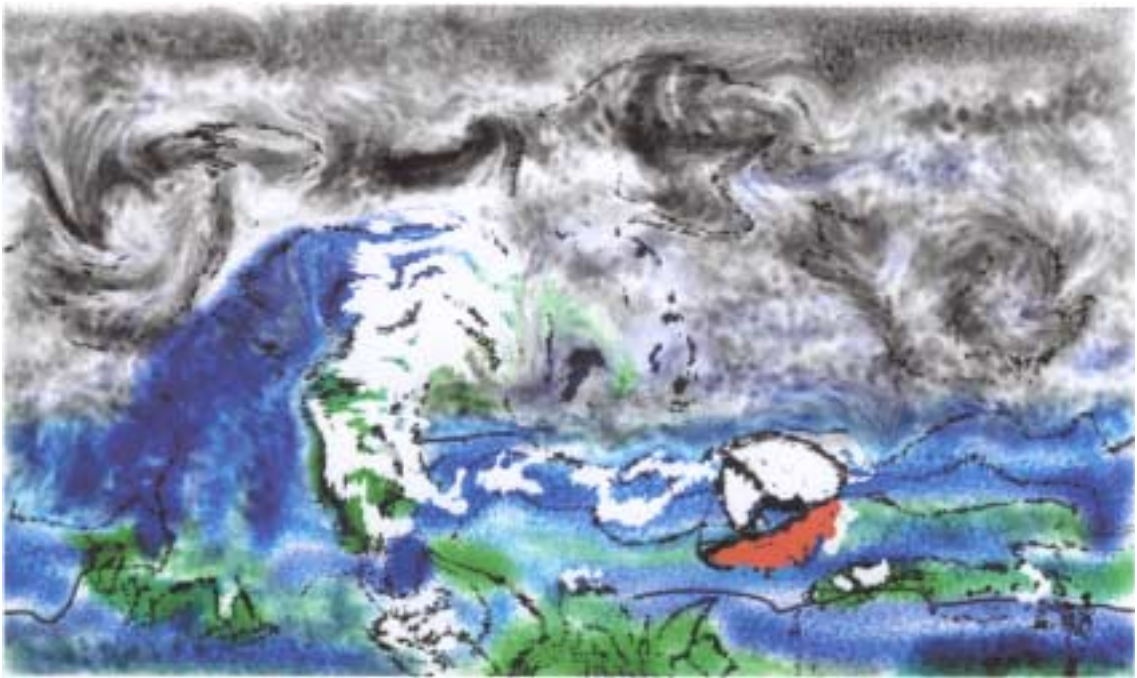


Alex et José n'avaient pas remarqué le gros nuage noir qui bourgeonnait à l'horizon. Enivrés par le plaisir de la glisse, ils chantaient à tue-tête. L'Albatros, entraîné par la brise qui forçait, dévalait la pente des longs trains de houle comme un surf. Ils étaient presque arrivés au phare lorsqu'ils s'aperçurent que les vagues étaient bordées d'écume blanche.

- Alex, regarde, signala José, la mer est pleine de moutons maintenant. Le vent force, il vaudrait peut-être mieux rentrer tout de suite.

- Tu as dit qu'on faisait le tour du phare, non ? Alors on y va, répondit son frère.

Il avait à peine fini sa phrase qu'une rafale de vent coucha la petite embarcation. Le sommet du mât effleura l'eau, les deux garçons eurent juste le temps de grimper sur le bord du voilier. Celui-ci se redressa. Ils étaient maintenant tout près du grand phare. La mer se brisait furieusement sur les rochers noirs.



- Rentrons, implora José. Tu vois ce gros nuage là-bas. Il va faire vraiment mauvais tout à l'heure.

- Il ne faut pas grand chose pour te flanquer la trouille, minot. Mais si tu y tiens, on va faire demi-tour. Tiens-toi prêt, on va remonter au vent.

Alex donna un coup de barre pour placer le bateau dans la direction du port. Mais ils n'eurent pas le temps de finir la manœuvre. Une nouvelle rafale coucha le voilier, puis une vague puissante déferla sur

le petit bateau et le vida de son chargement. José se sentit aspiré vers le fond, but un gros bol d'eau de mer, puis se retrouva à la surface, porté par l'énorme vague grâce à son gilet de sauvetage. Une autre déferlante le roula, puis une troisième le fit atterrir durement sur une sorte de petit embarcadère en ruine. Il se redressa comme il put et courut vers le phare pour échapper au prochain rouleau qui fonçait sur lui. Il s'accrocha de toutes ses forces au bas d'une échelle métallique scellée dans la roche. La vague le submergea mais il tint bon. Dès que le bouillonnement reflua il attrapa l'échelon suivant afin de se mettre hors de portée de la prochaine attaque. Continuant son ascension, il atteignit une sorte de plate-forme, à mi-hauteur du grand phare. Il chercha des yeux son frère. Personne aux alentours. Le bateau aussi semblait avoir disparu.



José appela de toutes ses forces : A-a-lex ! Pour toute réponse il perçut le grondement des lames qui s'écrasaient sur les rochers. Alex ne pouvait pas s'être noyé, il était trop habile. José allait le voir arriver à la nage d'un moment à l'autre. Il cria encore jusqu'à ce qu'il n'ait plus de voix. Personne en vue. José se mit à sangloter et se recroquevilla sur lui-même en scrutant les alentours. Il était frigorifié. Comme il ne recevait aucune réponse à ses appels, épuisé et désespéré, il décida de chercher à s'abriter dans le phare. La plate-forme en faisait le tour. Sur le côté opposé il aperçut une solide porte métallique qui, par bonheur, n'avait pas été fermée à clé. Lorsqu'il l'ouvrit, une rafale s'engouffra à l'intérieur. Il dut se battre longtemps avec le lourd battant pour le refermer. Enfin il se trouva à l'abri. Il était dans une pièce sombre, au sol cimenté. Le vent sifflait une plainte sinistre en s'insinuant sous la porte. José se demandait quel sort pouvait bien l'attendre maintenant.

Il resta un moment debout appuyé contre le mur de pierre, tremblant dans ses vêtements trempés. Peu à peu il distingua des formes dans l'obscurité de la pièce. C'était une sorte de remise. Des vivres y étaient entassés. Sur une étagère, des boîtes de conserves voisinaient avec des légumes et des fruits secs. José tendit la main vers un paquet de biscuits de mer. Juste à ce moment, une sorte de frôlement accompagné d'un cri guttural le fit reculer. Ce lieu était-il le refuge d'un être étrange et monstrueux ? Il alla se cacher derrière un rouleau de cordages, tout au fond de la pièce, tremblant de froid et de peur. Le cri avait cessé. Ou peut-être les clameurs de la tempête grossissante couvraient-elles tous les autres bruits ?



Il se mit à la recherche d'un meilleur abri. Au fond de la pièce, il installa une sorte de couchette faite d'une pile de vieux sacs et se couvrit d'une grande bâche. Ainsi, il avait un peu moins froid. Il repensa à son grand frère. Pourvu qu'Alex ait réussi à redresser le bateau et à rentrer au port ! Il essaya de s'en convaincre. Ses parents devaient mourir d'inquiétude. S'il était rentré au port, Alex pourrait les rassurer et guider les recherches du côté du phare. Il suffisait d'attendre les secours. Il tenta de garder l'esprit éveillé, mais l'émotion et la fatigue étaient trop fortes : il ne tarda pas à s'endormir sous la bâche.

Un bruit étrange et effrayant le tira de son sommeil : il semblait qu'un géant frappait des coups répétés sur un objet en fer. Tang ! tang ! tang ! Un souffle rauque accompagnait ces coups.

Tout à coup, une porte s'ouvrit, délimitant un rectangle de lumière. Une silhouette trapue s'y inscrivit, son ombre gigantesque s'agitant sur le mur. L'homme était grand et gros. Il portait une salopette bleue et une casquette de drap. Une barbe frisée aux reflets flamboyants lui donnait un aspect impressionnant.



- C'est un ogre, j'en suis sûr, pensa José en frissonnant. Il avait toujours imaginé, en observant la grande tour grise depuis Port Duick, qu'il y vivait des créatures étranges ... Il en détenait maintenant la preuve. La voix du nouveau venu, une grosse voix aux accents éraillés, s'éleva dans la pièce.

- Tu es là, sale voleur ? Attends que je t'y prenne à manger mes biscuits. A coups de gourdin que j'vas te mettre dehors, saleté.

José tremblait. L'ogre avait-il déjà remarqué sa présence ? Comment pouvait-il savoir qu'il avait essayé de s'emparer d'un paquet de biscuits ? C'est bien connu, les ogres ne sont pas des hommes ordinaires, celui-ci avait à coup sûr des pouvoirs surnaturels.

L'ogre s'arma d'un balai et se mit l'agiter dans toutes les directions. Le garçon grelottait de peur. Tout à coup, s'envola un gros goéland qui s'était introduit dans la réserve. Lorsque l'ogre ouvrit la porte pour chasser le volatile, la force du vent plaqua les battants contre le mur avec un claquement de tonnerre.

- Sacré mauvais temps, bougonna-t-il, ce diable de vent a failli me renverser !

Les hurlements de la tempête pénétraient par la porte ouverte de la remise, tandis que l'ogre se battait avec le vent pour refermer les volets. Il y parvint enfin et s'approcha du coin où se trouvait José, dissimulé sous la bâche, plus mort que vif.

- Avec tout ça, j'vas pas arriver à faire mon dîner, grogna-t-il en se penchant sur un tas de pommes de terre, à quelques centimètres de la tête de José.

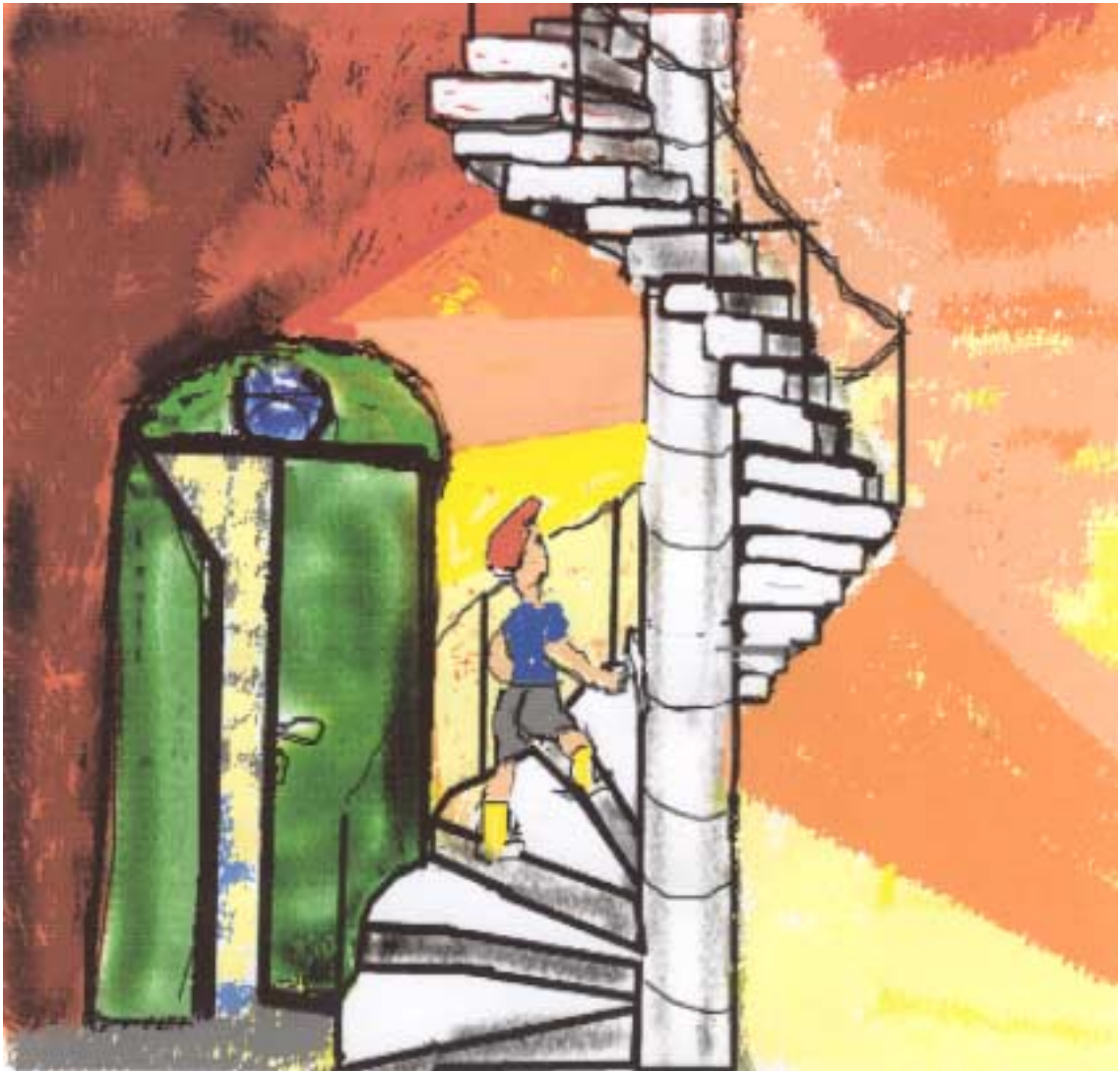
Le garçon tremblait de plus belle. Il sentait le souffle rauque du géant tout près de son oreille. L'ogre entreprit de remplir un cabas de pommes de terre. L'enfant retenait sa respiration lorsque la grosse main rouge frôlait la bâche qui le recouvrait. Enfin, l'ogre se redressa avec un juron et s'éloigna, son sac à la main.

José entendit une porte se refermer, une série de « tang, tang » de moins en moins sonores, puis plus rien. Il s'enveloppa dans les sacs de jute et se rendormit, malgré les images effrayantes qui se pressaient dans son crâne.





Durant la nuit, une forte tempête s'était levée. Le vent, rendu furieux par la résistance de la solide tour, mugissait comme un fauve blessé. Les assauts de la mer faisaient vibrer le phare du haut en bas. José se réveilla, impressionné par les chocs. Ses vêtements humides collaient à sa peau comme une enveloppe glacée. Luttant contre la peur de rencontrer l'ogre du phare, il décida de partir à la recherche d'un refuge moins inconfortable. Il ouvrit avec précaution la porte par laquelle était entré l'effrayant bonhomme. Elle donnait sur un escalier métallique en colimaçon qui s'élevait dans les hauteurs de la tour. José commença à monter. Un méchant courant d'air s'insinuait dans la cage d'escalier. L'enfant était transi jusqu'aux os. Lorsqu'une porte de bois blanc s'offrit à lui, il l'entrouvrit doucement et sentit une bouffée d'air chaud l'envelopper. Abandonnant toute prudence, il se glissa sans bruit dans la pièce et referma la porte sur l'escalier glacé.



Il faisait un noir d'encre. A intervalles réguliers cependant, un rectangle dessiné par une petite fenêtre s'éclairait faiblement. José devina que la lumière provenait de la lueur de la lanterne qui balayait la mer chaque nuit. Lorsque ses yeux furent habitués à la pénombre, il reconnut sous la fenêtre un évier encombré de plats et une cuisinière en émail blanc. Sans nul doute, il se trouvait dans la cuisine de l'ogre. Un énorme frigo ronronnait dans un coin. Le garçon s'en approcha et l'ouvrit doucement. La faim le tenaillait. Il s'empara d'un camembert bien coulant à peine entamé et le dévora

de bel appétit. Puis il chercha une cachette où il pourrait se dissimuler pour dormir au chaud en attendant qu'on vienne le secourir. Hélas, dans cette pièce toute ronde, aucun coin pour se cacher ! Si l'ogre survenait, Dieu sait ce qu'il lui ferait. José n'était ni grand ni gros. Le frigo était bien assez vaste pour dissimuler les restes d'un enfant comme lui. Il fallait impérativement chercher ailleurs. Dommage ! Il faisait si bon dans cette cuisine...

José ressortit dans l'escalier et recommença à monter les marches. La porte qu'il trouva à l'étage suivant était faite de bois sombre. Il l'ouvrit avec précaution mais la referma aussitôt, horrifié : un ronflement sonore s'échappait d'une sorte de grand coffre. L'ogre était là ! Le mouvement de la porte dut troubler son sommeil car le ronflement s'arrêta un instant et José put distinguer une grosse masse mouvante qui ondulait lourdement. Il eut le plus grand mal à étouffer un cri. Puis il reprit son ascension aussi vite que ses jambes tremblantes lui permettaient. Il atteignit bientôt une porte toute semblable à la précédente. Ce ne fut pas sans appréhension qu'il l'ouvrit. Aucun bruit, si ce n'était, comme dans tout le phare, le vacarme de la tempête déchaînée. José entra. Une bonne odeur de cire se dégageait des meubles sombres dont il devinait les formes massives. Il se cogna contre le lit, très haut, couvert d'un gros édredon. Alors, ce fut plus fort que lui. Il ne put résister au contact moelleux de la couette : abandonnant toute prudence, il ôta ses habits encore mouillés et se hissa dans le grand lit puis se glissa sous l'édredon comme un poussin dans un nid bien douillet. Il s'endormit aussitôt.



Tout en haut du phare, juste au dessous de la lanterne, le vieux Guérin veillait. C'était bientôt la fin de son quart.

« Pour du mauvais temps, c'est du vrai mauvais temps », marmonna-t-il en portant un regard circulaire sur l'étendue noire striée de blanc

éclairée par le faisceau de la lanterne.

Les assauts furieux de la mer et du vent ébranlaient le sommet du grand phare. Il en fallait davantage pour émouvoir Jules Guérin, gardien au Phare des Baleines depuis plus de vingt cinq ans : il avait observé tant de tempêtes, vu tant de naufrages et sauvé tant de marins en perdition dans sa longue vie solitaire au milieu de la mer ! Le phare avait résisté à tout, le vieux Guérin aussi. Il vérifia les réglages de la grosse lanterne et redescendit l'escalier métallique qui s'enfonçait comme une vrille à l'intérieur de la tour.

Un étage plus bas, le vieux gardien pénétra dans le bureau circulaire dans lequel luisait toute une batterie d'écrans et grésillait un émetteur-récepteur de radio. Il ôta sa casquette qu'il suspendit à la poignée de la porte, posa son suroît de drap bleu sur une chaise et

prit place devant la radio. Le grésillement s'arrêta soudain pour faire place à une voix fatiguée :



- A tous les navires sur zone, en raison des conditions météorologiques, les recherches concernant le jeune passager du dériveur « l'Albatros » sont interrompues. Elles seront reprises dès que la situation le permettra.

Le vieux Guérin hochait la tête :

- Par ce temps, dans cette mer glacée, le gamin n'a aucune chance !
pauvre gosse...

Il se tourna vers le cadran du baromètre.

- Et celui-ci qui continue à baisser ! Le beau temps ne risque pas
d'être au rendez-vous demain, pour sûr !

Le vieux Guérin était soudain démoralisé devant le combat inégal
que mènent les hommes contre la furie de l'océan. Il revoyait encore
le brave chalutier « Men Diou » qui avait sombré l'hiver précédent
tout près du phare, juste sous ses yeux, et pour lequel ni lui, ni son
coéquipier Yann Le Goff, n'avaient rien pu faire. Heureusement, ce
n'était pas toujours le cas. Le soir même, un pêcheur de Port Duick
avait pu sauver le barreur de « L'Albatros » qui dérivait dans la
grosse mer. Le gamin n'était resté que quelques heures ballotté par
les vagues, accroché à la coque du bateau renversé. Mais son petit
frère ne pourrait résister à une nuit en mer.

Des pas lourds dans l'escalier, lui annonçant la venue de Yann, le
tirèrent de ses réflexions.

- Voilà la relève, vieux Jules, s'exclama le nouveau venu d'une voix qui
couvrait sans peine le vacarme de la tempête.

- T'es le bienvenu, mon Yann. Les yeux commençaient à me piquer.
Ce satané mauvais temps m'fatigue. J'vais aller m'reposer avec
plaisir.

La haute taille de Yann l'avait obligé à se baisser pour passer la porte
du bureau, ses cheveux frisés et sa barbe rousse flamboyaient dans la
pénombre et, de sa face rougeaude, sortait une voix qui résonnait

comme le tonnerre. Jules Guérin aimait bien son coéquipier. Le seul reproche qu'il pouvait lui faire était son appétit féroce. Si Jules n'y avait pas veillé, Yann aurait été capable de dévorer en deux jours les provisions prévues pour deux semaines ! Mais sur le plan du travail, on pouvait faire entière confiance à Yann Le Goff.

Jules Guérin lui communiqua diverses informations techniques et descendit se coucher dans sa chambre.



Lorsqu'il actionna l'interrupteur, une vive lumière éclaira la pièce ronde au plancher ciré soigneusement, dont l'armoire et le grand lit de bois sombre étaient les seuls meubles. Jules Guérin fut tout d'abord intrigué par les taches humides qui menaient de la porte au lit. Il était plutôt maniaque et ne marchait jamais sur son parquet luisant autrement qu'avec ses chaussons à semelle de feutre. Yann était-il entré dans sa chambre avec ses bottes mouillées ? Le vieil homme eut une bouffée de colère envers son imposant compagnon. Lorsque Jules s'approcha du lit, quelque chose bougea. Il poussa un juron stupéfait.

- Nom de Diou, c'est pas vrai, il y a quelqu'un sous ma couette !

Il souleva un coin de l'édredon.

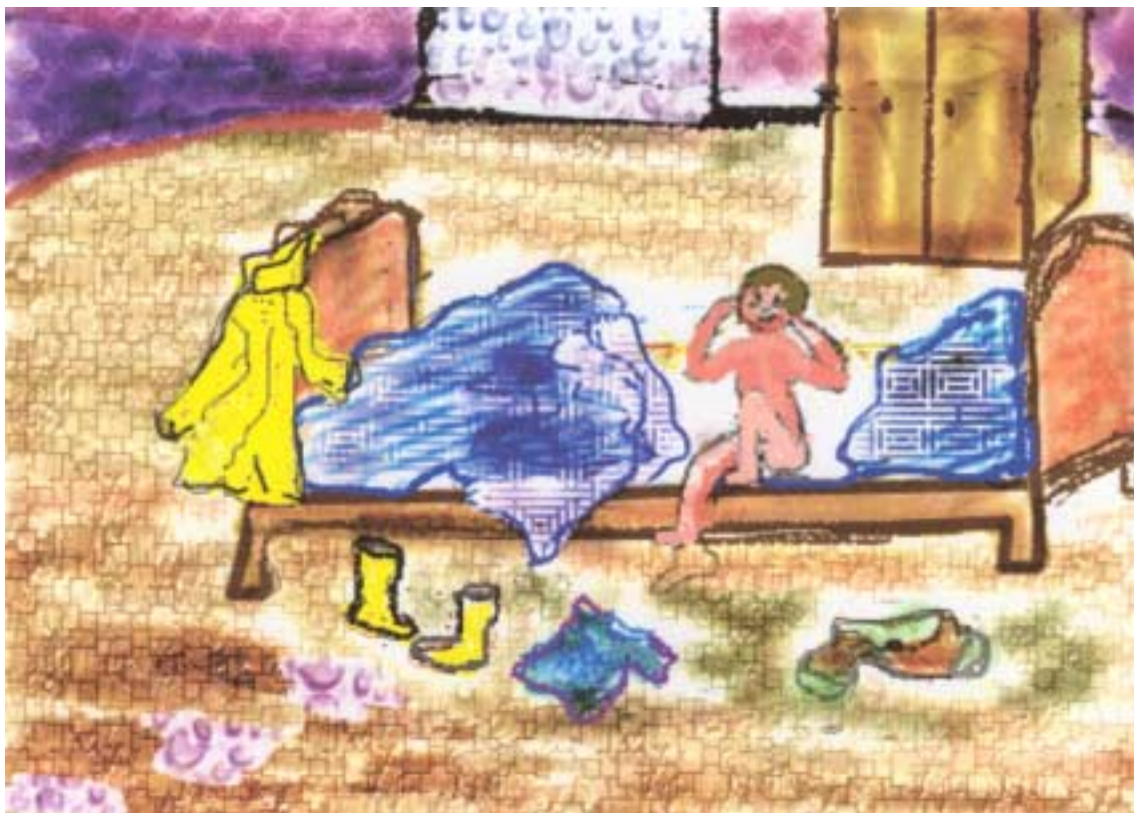
- Ça alors, mais c'est un môme ! Mais d'où qui vient-y donc ?

Puis, découvrant les vêtements mouillés gisant sur le plancher :

- Et r'garde-moi ça ! Mon beau plancher ciré. Ces mômes, ça ne respecte rien, ma parole !

Cependant, les questions s'entrechoquaient dans sa vieille tête fatiguée par la veille. Qui était ce gamin ? Comment avait-il pu s'introduire dans le phare par une nuit pareille ? Se souvenant du message radio, il comprit tout à coup la situation : ce ne pouvait être que le naufragé de « l'Albatros ». Il secoua l'enfant. Celui-ci se dressa en hurlant :

- Non, monsieur l'Ogre, ne me touchez pas, j'ai rien fait de mal, je vous jure !



- De qui veux-tu parler, petit ? Ce n'est pas le père Guérin, tout de même, que tu prends pour un ogre ?

Il est vrai qu'avec sa grosse moustache blanche et son regard liquide, le vieux gardien avait plutôt l'air débonnaire. José le dévisagea. Au fur et à mesure qu'il détaillait le visage ridé du bonhomme, la terreur le quittait. Il put enfin parler.

- J'ai vu un ogre dans ce phare quand je me suis caché dans la remise, tout en bas, et ensuite, je l'ai entendu ronfler, je vous assure.

- C'est sûrement le grand Yann qui t'a fait si peur. Ne t'inquiète pas, c'est un brave gars, il ne te fera pas de mal. Mais raconte-moi plutôt comment tu es arrivé jusque dans mon lit.

José lui expliqua comment ils avaient fait naufrage, son frère et lui, et comment il avait réussi à s'agripper à une échelle qui lui avait permis d'échapper à l'assaut des vagues. Puis il raconta son exploration du phare, depuis la remise jusqu'au lit du vieux Jules.

- Ben alors, ça c'est pas banal ! un naufragé échoué juste dans le fond de mon lit ! C'est vraiment pas banal, j'te dis !

Il se gratta la tête avant de reprendre :

- Bon, c'est pas tout, il faut que je remonte à la radio pour prévenir. C'est qu'ils se font du souci, à terre, pour toi !

- Et mon frère, il est revenu au port ?

- T'en fais pas pour ton frère. Il a été repêché par le « Papillon des vagues », un sardinier de Port Duick. A c't'heure, il doit être rentré. Maintenant, on va s'occuper de toi. Reste sous la couette et rendors-toi. Demain il fera jour.

José, bien soulagé, se rendormit avant même que le vieux Jules eût quitté la pièce, glissant sans bruit sur ses chaussons de feutre.

Yann le Goff fut surpris de voir revenir le père Guérin dans le

bureau de veille.

- Qu'as-tu donc, vieux Jules ? Aurais-tu envie de me relayer déjà ? Tu avais pourtant hâte de te glisser sous l'édredon quand je suis monté !

Jules Guérin prit son temps avant de répondre. Il voulait ménager son effet.

- Tu ne devineras jamais ce que j'ai trouvé sous l'édredon !

- Un goéland, peut-être ? Ils rentrent partout. J'en ai chassé un de la remise, ce tantôt. Le petit salaud bouffait nos biscuits.

- Tu n'y es pas du tout. C'est un môme qui dormait dans mon lit !

- C'est pas possible ! Tu me fais marcher. D'où il serait venu, le môme ?

- Tu as entendu à la radio, un petit dériveur s'est retourné au large de Port Duick ? Eh bien, l'un des gamins a été dressé⁴ par ici. Il s'est débrouillé pour s'accrocher à l'échelle, en bas de la tour. Il a pu rentrer dans la remise. Pendant que tu dormais il est monté dans ma chambre. Et il s'est endormi sous ma couette.

- Ça alors, quelle histoire ! Mais ça s'est passé hier après midi, j'aurais dû le voir. Je suis descendu chercher des patates dans la remise sur le coup de cinq heures.

- Il t'a vu. Mais tu lui as fait peur, il t'a pris pour un ogre.

Une lueur incrédule passa dans le regard clair de Yann, sous ses épais sourcils roux. Puis un éclat de rire tonitruant s'échappa de sa bouche arrondie.

- Ah ! Elle est bien bonne ! Ah ! Ah ! Ah ! Moi, un ogre ! Il faudra que je raconte ça aux gosses quand je vais rentrer à la maison. Peut-être

que j'arriverai enfin à me faire obéir...

Jules Guérin laissa la gaieté de son ami s'apaiser. Puis il reprit :

- C'est pas le tout. Il faut qu'on prévienne la terre que le minot a été retrouvé. Tu peux appeler ?

Yann s'installa devant le poste émetteur, actionna divers boutons pour tenter d'entrer en communication avec le centre de secours en mer. Il n'obtint tout d'abord qu'une série de sifflements. Enfin, la liaison put être établie. Il relata la découverte du petit José, hésita à préciser que le gamin l'avait pris pour un ogre, et décida finalement de passer ce détail sous silence.





Au matin, comme le vieux Jules l'avait prévu, le mauvais temps persistait. Le vent soulevait toujours une vilaine mer marbrée de blanc. Pourtant, c'était le jour de la relève. Les deux gardiens devaient céder la place à leurs remplaçants si la vedette chargée du ravitaillement du phare, la « Marie-Louise », réussissait à approcher. Il avait été convenu par radio avec les parents de José que celui-ci serait ramené au port en même temps. Jules Guérin espérait qu'avec la marée basse, la tempête se calmerait un peu.

Pour l'instant Jules et Yann étaient attablés dans la cuisine devant un bol de café très chaud. José dormait encore. Le vieux Jules regardait Yann tremper dans son bol une énorme tartine de pain rassis et l'engloutir bruyamment. Le bruit lui rappelait celui de la grosse drague venue aspirer la vase du port, l'hiver dernier.

- Sacré Yann, tu dévorerais la mer et les poissons ! Quel appétit ! Mais tu exagères, quand même. Cette nuit, j'ai voulu me faire un casse-croûte avant de me coucher : le camembert avait disparu. Tu savais bien, quand même, que c'était ma part !

Yann cessa de mâcher et regarda son coéquipier d'un air stupéfait.

- Je n'ai pas touché à ton calendos, vieux Jules. Cherche mieux, avant d'accuser un copain.

- J'ai remué tout l'frigo. Il n'y est pas. Qui me l'a mangé, si ce n'est pas toi ?

Un frôlement se fit entendre du côté de la porte et une petite voix rompit le silence :

- C'est moi qui l'ai mangé, je suis désolé, monsieur Guérin.



Les deux hommes se retournèrent : José était là, les yeux gonflés et

les cheveux en broussaille. Il portait pour tout vêtement un long pull de laine bleue qui descendait jusqu'à ses genoux.

Jules Guérin retint un sourire.

- Décidément tu ne manques pas de culot, fiston ! Tu prends mon lit, mon fromage et aussi mon tricot !

- Mais m'sieur, mes vêtements sont encore tous mouillés !

- Bon, d'accord, je vois que tu as réponse à tout. Garde le pull jusqu'à ce que tes vêtements soient secs. Va les chercher, je les mettrai contre la cuisinière. En attendant je te fais chauffer un bon café. Tu as besoin de prendre des forces.

- Euh... Vous n'auriez pas du lait ? J'aime pas le café.

- Voyez-moi ça ! Hier, ça pataugeait dans les déferlantes⁵, aujourd'hui ça fait le difficile ! Bon, j'vas t'faire chauffer du lait concentré. Ne m'dis surtout pas que t'aime pas ça !

- Non, m'sieur.

- Bon. Maintenant, il va falloir te dépêcher. Aujourd'hui, c'est le jour de la relève. Si le temps se calme un peu, la vedette « Marie-Louise » viendra nous chercher. Tu pourras rentrer avec nous à Port-Duick. Tes parents sont prévenus, ils t'attendent.

Il ne fallut pas répéter deux fois l'injonction au garçon. Il galopa vers l'escalier pour aller prendre ses vêtements dans la chambre, non sans avoir jeté un coup d'œil inquiet au grand Yann, qui continuait à engloutir ses tartines sans dire un mot.



La mer se calma un peu avec la marée basse, vers dix heures et les deux gardiens virent approcher la « Marie-Louise » avec soulagement. Ils étaient sur le phare depuis quinze jours et avaient hâte de retrouver leur famille. José était à la fois excité et inquiet à l'idée d'embarquer avec eux.

- Va remettre tes habits, mon garçon, lui enjoignit le vieux Jules. Voici la vedette qui arrive.

L'habillage ne fut pas long. José enfila à la hâte le pull et le short qui séchaient près de la cuisinière, ainsi que son ciré jaune. Ses bottes en caoutchouc étaient encore trempées. Il les passa avec une grimace.

Pendant ce temps, les gardiens avaient apporté leurs paquetages sur la plate-forme, à mi hauteur du phare. Tout en bas, la vedette approchait, jouet minuscule ballotté par les vagues encore fortes.

- Elle ne va pas pouvoir accoster avec ce temps, ni même mettre le

zodiac à l'eau, dit Yann. On va être bons pour le ballon, mon pauvre Jules, et le petit aussi. Ça va être un fameux baptême !

- Tu pourrais peut-être le prendre avec toi, pour le rassurer...

- Sûr ! Mais il faudra que tu lui expliques que je n'en profiterai pas pour le manger tout cru, répondit Yann avec un grand rire.



Les gardiens s'équipèrent pour le transfert avec des gestes rapides et précis. José s'interrogeait sur la nature de ce « ballon » dont ils avaient parlé et le rapport qu'il avait avec son embarquement. Les deux hommes étaient bien trop occupés pour lui fournir des explications. En tout cas, le rire joyeux de Yann le rassurait un peu. Finalement, il s'était sûrement trompé en le prenant pour un ogre.

Au pied du grand phare, tout en bas, José pouvait apercevoir le petit embarcadère sur lequel les lames l'avaient projeté, la veille. La vedette s'en approchait doucement. Il semblait y avoir une zone de calme relatif dans une anse naturelle protégée, à marée basse, par quelques rochers découverts. La « Marie-Louise » suivit un chenal⁶ étroit pour y pénétrer. Elle s'y immobilisa. On pouvait apercevoir la

silhouette du capitaine resté à la barre, moteur en marche, afin de lutter contre le courant.

Sur la plate-forme, Jules Guérin, un petit émetteur à la main, dialoguait avec la vedette afin de préparer la manœuvre. Quant à Yann Le Goff, il s'était avancé sur une sorte de passerelle métallique qui s'élançait au dessus de l'eau.

- Vas-y, Yann, tu peux lancer la touline⁷, ils sont prêts.

En équilibre au bout de la passerelle, Yann expédia vers le bateau une sorte de pelote qui entraîna un fin cordage. Un marin l'attrapa d'un geste habile et hâla le tout rapidement. Au cordage était fixé un filin⁸ d'acier qui allait constituer une sorte de téléphérique entre la tour et la vedette. Le tout fut établi en un temps record. Yann installa un siège qui allait dévaler le long du filin, retenu par un système compliqué de poulies.

- Envoie le ballon, Yann, la relève montante est prête, indiqua le vieux Guérin.

José comprit enfin de quel « ballon » avaient parlé les deux hommes : c'était ce curieux siège cylindrique percé d'un axe, sur lequel on devait s'installer à califourchon. Yann le fit glisser le long du filin jusqu'au bateau. Tout en bas, on vit une forme enveloppée d'un ciré s'y accrocher et commencer l'ascension le long du câble, tandis que crachotait un moteur poussif sur la plate-forme. Comme la « Marie-Louise » était petite, tout en bas ! José se serra contre le vieux Jules qui lui prit l'épaule pour le rassurer.

- Voici Georges qui monte. C'est la relève. Lui et Patrick vont nous remplacer pendant deux semaines. J'vas descendre juste après. Puis,

quand Patrick sera monté, tu descendras avec Yann. Il va pas t'manger, t'en fais pas ! Il est fort, tu seras en sécurité dans ses bras.

José ne put s'empêcher de frémir. Il était déjà mort de trac à l'idée de survoler les rochers acérés, battus par les vagues, sur ce redoutable engin, mais devait-il vraiment faire confiance à l'ogre ? Il n'en était pas si sûr. Il osa une question.

- Vous êtes sûr que le fil ne va pas casser ?

- Mais non, bonhomme. Te fais pas d'bile ! Il y a vingt cinq ans que je pratique ce système. Je n'ai jamais vu le filin casser.



Lorsque Georges eût prit pied sur la plate-forme, le vieux Jules le salua et s'installa sans tarder sur le « ballon ». Avant d'amorcer la descente il recommanda à Yann :

- Fais enfiler un gilet de sauvetage au petit et sangle-le bien pour la descente, hein ?

Puis, regardant José qui tremblait de tous ses membres :

- T'en fais pas, garçon. Fais confiance au grand Yann. Et je serai à bord de la Marie-Louise pour te recevoir.

Sur ces mots, le vieux gardien se mit à glisser le long du filin pour se transformer très vite en une minuscule silhouette qui sauta prestement sur le pont de la vedette.



Lorsque le « ballon » remonta avec le deuxième gardien, ce fut le tour de José et de Yann. L'enfant, tétanisé par la peur, se laissa attacher sur le siège sans broncher. La petite embarcation roulait et tanguait sur l'eau verte, tout en bas. Comment pourraient-ils l'atteindre ? Sa dernière heure était venue, il n'en doutait pas. C'est tout juste s'il réalisa que Yann s'installait à califourchon derrière lui. Un bras puissant enserrait son torse. L'autre main, agrippée à un cordage, servait à freiner la descente. Lorsque, d'une secousse, le gardien détacha le « ballon » qui se mit à glisser au dessus de l'écume, José ne put retenir un haut-le-cœur. Il ne voyait plus rien, n'entendait plus rien, crispé sur les sangles qui le retenaient. Alors qu'ils approchaient du but, la houle souleva la vedette et le filin se détendit brusquement. L'homme et l'enfant furent plongés un instant dans l'eau glacée. José suffoqua, surpris par ce bain

inattendu. Lorsque la tension du filin se rétablit, il entendit un rire rassurant. Un instant plus tard, il sentit que des mains solides happaient le ballon pour l'attirer sur le pont du bateau. Yann, secouant sa barbe rousse dégoulinante d'eau salée, le libéra de ses sangles. Souriant de toutes ses dents, il lui tapota la joue.

- Eh bien, petit, tu peux dire que tu as eu un sacré baptême ! Tu t'en es bien sorti, pas vrai ?

Pour José, la fierté d'avoir vécu pareille aventure commençait à prendre le pas sur l'inconfort de la situation. Cependant, il était à nouveau glacé dans ses vêtements mouillés. Le vieux Jules l'entraîna vers l'abri de la cabine.

- T'es trempé comme une soupe, viens à l'intérieur, on va te réchauffer.

Le capitaine de la Marie-Louise s'adressa au petit groupe formé par Yann et les deux marins de vedette.

- Ça y'est-y, les gars ? faut pas traîner, la mer commence à monter. Il va faire vilain tout à l'heure.

- O.K. répondit Yann en faisant un signe aux gardiens en haut du phare.

Le filin fut hâlé et le « ballon » remonté. Puis la Marie-Louise manœuvra pour emprunter le passage étroit et sinueux entre les rochers émergents.



Après une courte navigation dans des montagnes d'eau gris-vert striées de blanc, José reconnut la jetée ajourée de Port-Duick avec son petit phare blanc et rouge. Comme il lui paraissait minuscule en comparaison du Phare des Baleines !

Sur le quai, une foule les attendait. Il reconnut ses parents et son frère qui faisaient de grands signes dans sa direction. Les mots qu'ils criaient se perdaient dans le vent.

Dès que le bateau accosta, sa mère sauta à bord et le serra dans ses bras en sanglotant.

- Mon chéri, tu es là, enfin ! Si tu savais comme nous avons eu peur ! Elle le couvrait de baisers. C'était doux et chaud. Ils ne remarquèrent même pas le photographe de presse ni le cameraman qui tournaient autour d'eux pour ne rien manquer de ces touchantes retrouvailles.

Un journaliste avait déjà commencé à interviewer les deux gardiens.

José entendit Yann lui répondre :

- Et, vous savez, il m'avait pris pour un ogre.

Le père Guérin ajouta :

- Oh ! le p'tit n'avait pas totalement tort. Si vous voyiez l'appétit du gaillard, vous seriez effrayé !

A ce moment Alex sauta sur la vedette et se fraya un passage pour se rapprocher de José.



Il interpella son frère avec une pointe d'envie dans la voix.

- Dis donc, José, on dirait que tu es la star du jour ! Tu vas passer à la télé ce soir...

José, qui s'était libéré de l'étreinte de sa mère arbora un air légèrement condescendant.

- Tiens, Alex ! Alors tu t'es fait repêcher cette nuit ? Dommage que tu ne sois pas venu sur le phare avec moi, c'était super !

- Il paraît que tu es descendu par le « ballon ». Tu n'as pas eu peur ?

- Pas du tout, tu sais, c'était plutôt marrant. Et puis, je suis devenu l'ami de l'ogre. C'est lui qui m'a aidé à descendre.

Alex écarquilla les yeux.

- L'ogre ? Quel ogre ?

José fit un mouvement de tête en direction du grand Yann.

- Ben, l'ogre du phare, avec la barbe rousse, là-bas.



UN PEU DE VOCABULAIRE MARIN

- ¹ Border = serrer la voile en tirant sur un cordage appelé « écoute »
- ² Foc = voile d'avant d'un voilier
- ³ Barreur = celui qui tient la barre, qui dirige le bateau
- ⁴ Drossé = poussé à la côte par la tempête
- ⁵ Déferlantes = grosses vagues qui déferlent sur les rochers
- ⁶ Chenal = passage étroit entre des hauts fonds (rochers ou sable)
- ⁷ Pomme de toulaine = sorte de balle terminant un fin cordage (toulaine) que les marins lancent sur le quai au moment de l'amarrage. Ceci permet d'entraîner les grosses amarres.
- ⁸ Filin = Câble